

Autour d'une rencontre : dialogue sur le tutorat infirmier

**Fanny Thireau, Infirmière de secteur psychiatrique, tutrice,
Jérémy Louvet, infirmier**

Suite à la réforme des études infirmières et conformément à ses nouvelles exigences, notre pôle de psychiatrie proposait jusqu'à maintenant la mise à disposition de 2 ISP tutrices à tous les étudiants en stage.

Conjointement, ces tutrices avaient aussi pour mission d'accompagner les IDE novices en psychiatrie, en lien cette fois avec les exigences du plan pluriannuel en santé mentale 2005/2008 :

...Petite idée d'un travail effectué pendant une expérience de tutorat d'un étudiant, qui bénéficiera ensuite du tutorat infirmier, une fois diplômé...

Le décor est planté, c'est à l'occasion de la journée d'accueil du tutorat des étudiants que va s'élaborer la rencontre, après quelques jours de présence en stage. Parce que la « rencontre », se travaille d'emblée au tutorat, l'initier là, c'est dire comment le travail en psychiatrie, sans rencontrer l'autre, est impossible.

Moi la tutrice, je dis d'abord qui je suis, car se présenter serait un mot banal pour dire ce qu'est la rencontre. Chacun peut exprimer ensuite ce qu'il veut de lui, ce qu'il pense utile à dire de lui pour pouvoir établir un lien avec l'autre. Il y a presque urgence à initier une certaine éthique du soin qui reste intimement liée à la rencontre avec l'autre... on est contraint de vivre cette relation là. Mais il faut l'inventer, faire comprendre qu'elle nous est propre. Et ça commence ainsi :

Moi étudiant, je me contente d'un : « ben moi j'ai fait plein de choses », bien défensif, presque méfiant, je ne me livre pas. D'ailleurs, ce moment là, je ne m'en souviens même pas.

Moi la tutrice, je me dis alors, comment je vais faire comment je vais faire pour que la pièce se joue avec un acteur réticent comment va-t-on se rencontrer ? Et en même temps, j'accepte de me laisser déstabiliser par une rencontre induite, presque protocolisée par le cadre du tutorat, qui reste un parcours obligatoire pour les étudiants en stage sur le pôle. Mais quand même, comment donner l'envie de la rencontre ?

Autour de cet exercice banal, l'air de rien, on venait déjà pourtant dire quelque chose de l'engagement, ingrédient indispensable du soin en psychiatrie, nécessaire à l'art de la rencontre.

Pour moi étudiant, cette journée c'est surtout l'étonnement, la satisfaction d'être accompagné sur un lieu de soins spécifique ; prendre le temps de se détacher du service, des patients pour se demander ce qu'on fait ici exactement et surtout pourquoi.

Pour moi tutrice, il n'en fallait pas moins pour susciter l'envie d'aller faire le tour du rempart par le côté jardin. Comment faire germer la rencontre ? Comment la permettre sans qu'elle paraisse dangereuse, comment dire la nécessité de s'exposer pour avancer...

En favorisant les répétitions, en respectant son texte, en faisant du résultat de son travail l'outil maître de sa réflexion : ça sert à quoi ton observation, là ? d'où l'intérêt de travailler autour de la démarche de soins, mais dans le sens : quelle démarche je fais, là, pour proposer mon soi ? Comment j'ai l'idée presque intuitive de proposer cette activité plutôt qu'une autre, comment finalement j'ai inventé mon soin ? Au niveau pédagogique ce serait sans doute utiliser l'exercice scolaire qu'est la démarche de soins pour les étudiants comme un outil de la rencontre. Qui y a-t-il en face de moi ? Quelle est l'histoire singulière du patient que j'accompagne ?

Pour l'étudiant que j'étais, le souvenir que je garde de cette rencontre va se jouer pendant mon évaluation de stage. Contrairement à ce que l'on peut penser, ce qui s'y est joué là allait bien au delà de mettre des croix dans des cases « acquis » ou « pas acquis ».

C'était l'occasion d'échanges, de réflexions, la restitution des observations de mes pratiques au cours du stage, et finalement l'évidence de l'engagement que j'y avais mis. C'était aussi pour moi prendre conscience de l'engagement que la tutrice à son tour, mettait dans mon accompagnement étudiant : comment donner de soi permet à l'autre de se sentir entendu, soutenu ? Cela m'a donné envie de travailler en psychiatrie, cet « engagement » prenait du sens, et la rencontre avait pour moi commencé. Je commence à percevoir que quelque chose m'interpelle, me parle, quelque chose d'authentique.

Pour moi tutrice, j'ai compris, alors, que le temps nécessaire à la rencontre n'était pas le même pour tous, que même si le décor est planté il ne suffit pas pour que la pièce se joue. Que même si je pense avoir réuni les conditions nécessaires à la rencontre, il y a l'autre, plus méfiant, qui a besoin d'autres choses qu'un décor pour se dévoiler.

Et c'est là l'intérêt du tutorat, ne pas lever le rideau trop tôt, ne pas penser que c'est gagné, ne pas renoncer devant la difficulté de la rencontre, mais la penser, la préserver, la travailler, la respecter. Quelque fois même la défier, et c'est ce qui a contribué au fait qu'elle soit possible.

Mais au delà de la rencontre, sans doute étions nous dans la mission première du tutorat, à savoir « renforcer l'attractivité de l'exercice infirmier en psychiatrie et de fidéliser les professionnels », et déjà même en amont du diplôme.

Voilà, le cahier des charges est rempli, mais ce n'est pas pour autant que la rencontre a eu lieu, en tout cas pas encore, pas au sens où on l'entend.

Car avec du recul, les graines de cette rencontre étaient déjà semées, et il fallait assurer pour la récolte. Chacun avait suscité un attrait chez l'autre, et chacun se demandait aussi comment cela allait prendre forme ? comment cela allait évoluer ? et surtout pourquoi ? D'ailleurs, aujourd'hui, on se demande encore comment on a fait ? Eh bien, peut être que cela c'est fait comme ça... :

Jérémy : « Et ben voilà, le diplôme je l'ai eu....

J'arrive sur la psychiatrie, puisque je m'y projetais et je fais mes premières armes sur le terrain. Les graines étant semées, évidemment que j'avais hâte de commencer par là, riche toutefois de mes apprentissages dans d'autres spécialités. »

Fanny : « Moi, je me dis voila un autre groupe de jeunes diplômés dans le tutorat. Dont celui ci ...

Une autre journée d'accueil s'impose, avec cette fois l'objectif non plus d'initier la rencontre, mais plutôt de formaliser un accueil plus symbolique de nouveaux collègues au sein du pôle. Comme un changement de costume...cette scène s'appelle aussi tutorat, mais il faut réajuster son contenu. Il y a un changement majeur : le diplôme ! »

Jérémy : « Moi, j'avais peur de mon manque de connaissances ou du peu que je savais, d'être jugé sur mes pratiques, d'être toujours en évaluation, encore un peu comme un étudiant .Quel enjeu là dans mon déroulement de carrière ? Je l'ai eu, ce fichu diplôme... »

Fanny : « Au tutorat,la méfiance s'installe de nouveau, rien n'est jamais gagné !je lui accorde cependant une autre légitimité : à qui va servir le travail demandé au tutorat ? Y aura-t-il un lien avec un rapport hiérarchique ? (Le tutorat est présenté aux nouveaux arrivants par les cadres du pôle comme un passage obligatoire).Certes la relation pédagogique entre le tuteur et le tutoré s'établit sur une notion de confidentialité : le contrat entre le tuteur et le « tutoré » leur appartient et les autoévaluations ne sont pas rapportées dans un autre lieu.

Mais là encore, la charte signée en début de tutorat ne suffit pas à l'établissement de la relation de confiance qu'elle prétend imposer... »

L'art de la rencontre doit encore faire ses preuves...

Fanny : « Alors j'y vais, encore une fois, je dévoile, un peu :

Tu sais JérémY, le travail proposé ici, le chemin sur lequel on va s'engager tous les deux sera un outil pour toi, pour que tu te fabriques ta propre carte, ce qui sera dit là, restera là, et l'enjeu du travail fait ici t'engagera toi, donc tes soins. Ce travail va t'appartenir, tu sais des fois, le tutorat, ça ne marche pas... »

Jeremy : « Une fois, j'écoute... »

Fanny : « Sur la route qui t'emmènera du service au tutorat (lieu volontairement différent du service dans lequel tu travailles), tu choisis les affaires que tu vas mettre dans ton bagage. Tu les déballes, tu les déballes pas, tu les déballes un peu, tu les déballes beaucoup... mon travail sera de t'aider à aller remuer le fond du sac, si tu as envie de ça. »

Jérémy : « Deux fois, j'entends....Ah bon ?

Et là je comprends : « Ok Fanny, je peux me lâcher. Et là, mon sac, il est déjà rempli... Et puis, regarde au fond, c'est quoi ça ? Je ne connais pas... »

Fanny : « Alors oui, il est vite question de l'intime, de l'intime professionnel si on peut le dire comme ça. On soigne avec ce que l'on est au plus profond de soi, encore faut il accepter de le voir, de le dire puis peut être de l'élaborer...

Et d'emblée, comme une évidence, à peine arrivé au premier rendez vous, tu parles... J'ai le sentiment que le sac est lourd, il faut déballer. Je me tais pour que tu dises, j'entends .J'entends l'urgence à dire. J'entends aussi que le lieu est investi, que l'art de la rencontre a opéré. »

Jérémy : « Moi, ça me rassure que dans ce lieu, dans ce cadre que tu proposes, on peut parler de ça, on peut dire ses peurs. Avant de se mettre au boulot, il y avait des choses à déposer, comme le sac à vider :

Ben d'abord, y'a des choses que l'on ne m'a pas apprises et auxquelles je dois faire face tous les jours, c'est la violence... le déchainement inouï de ces forces, de ces explosions qu'on ne voit qu'en psychiatrie et qui entravent la rencontre. Comment on fait face à tous ces passages à l'acte, à tout ce stress des « interventions », à tous ces moments où l'on doit apaiser le patient quand à l'intérieur on est tout sauf apaisé ? Quand j'ai peur, tout simplement, de ce que cette violence suscite chez moi.

Sur quoi je me repose, moi, sans avoir eu d'apports théoriques, de mises en situation, sans avoir de lieu pour mettre des mots sur tout ce que je ressens. Là y'a : faut réfléchir, faire ça seul ce n'est pas possible, aller en intervention la boule au ventre, ce n'est pas possible non plus. »

Fanny : « Il y a d'abord dans ta posture comme un calme d'une force tranquille : c'est surprenant la façon dont tu arrives en ce lieu et ce que tu viens y dire, il y a un décalage entre la décontraction que tu donnes à voir et la manière réfléchie, profonde avec laquelle tu amènes la situation ; ce qui me fait dire que nous sommes sur le chemin de la réflexion. Y a pas de plainte, de revendication, de rancœur, y a du « Fanny comment je fais avec tout ça ? ». A ce moment je me dis que tu es au travail déjà, avec ta manière de tenir ta tête dans ta main, comme pour soutenir les pensées, à la façon du Penseur de Rodin. »

Jérémy : « Ce qui m'a aidé au tout début, c'est d'être entendu par toi, qui sais de quoi je parle, quelqu'un qui connaît ça. C'est pouvoir dire mon malaise, ma peur, c'est mettre des mots, pour en faire quelque chose, pour avancer, pour finalement être capable de penser son soin. »

Fanny : « Penser son soin... Nous n'avons pas mis longtemps à y arriver. Penser le passage à l'acte, comme un rempart contre l'imminence du danger qu'il représente. »

Jérémy : « Et puis ça se pose, parler à cette infirmière, là, qui ne partage pas mon quotidien, il me faudra juste un peu de temps pour intégrer l'idée d'une parité.

Fanny : « Le temps, encore, le temps....décidément, la temporalité est un facteur que je n'avais pas assez pris en compte. Ca me dit combien la notion de temps en psychiatrie est capitale. Il faut du temps pour rencontrer, pour dire, pour écouter, pour qu'une relation s'installe.

Et pour la tutrice que je suis, c'est sans doute l'exercice le plus difficile : faire passer l'idée que je ne sais pas plus que toi ce qu'il faut faire de ces moments de violence là. Je sais qu'il risque d'y en avoir, et je n'ai pas de recette.

Mais je sais écouter.

On va reprendre cette situation là, on la décortique... Y a eu quoi de toi pendant ce moment là ? Qu'est ce qui s'est joué là ?

Je sais que parfois la folie éclate sans prévenir, et comment notre travail est d'essayer de contenir cette angoisse là, massive chez nous,chez l'autre ?

Mais qu'est -ce qu'on utilise, qu'est -ce qu'on mobilise de nous ?

Qu'est-ce que tu as mobilisé, toi à ce moment- là ?

Jérémy : « Ainsi, peu à peu, le sac se vide. On peut commencer à le remplir avec des outils. On théorise, on met des mots, on met du sens, on pense. On s'appuie sur des lectures, sur des nouvelles situations qui viennent donner du grain à moudre. Et finalement, j'apprends à faire avec, et mieux encore, je me sers de mes ressources pour comprendre ce qui se passe, et très vite j'en deviens

acteur, je me rends compte comment mon positionnement, mon attitude, mon calme, mon regard, ma voix, mes gestes...tout est finalement là : j'ai tous les ingrédients pour faire soin avec ce que je suis, et les valeurs que j'y mets.

Et je lâche, plus de défenses, j'en ai plus besoin. Faire soin avec ce que je suis, c'est comme finalement m'autoriser à être moi-même, et ça, les patients le ressentent très bien, surtout dans ces situations explosives qui m'interrogeaient tant. Etre authentique, ne pas se cacher, voilà ce qu'il faut pour travailler en psychiatrie. M'ancrer, pour faire à mon tour point d'ancrage avec la réalité. Et tu me dis souvent, quand on avance dans le travail qu'on fait là haut : « t'es au boulot toi »...

Et bien oui, en effet, et merci d'avoir pu ouvrir ces portes, de me permettre d'aimer mon boulot, et ce que j'y mets. »

Fanny : « De ma place, j'ai quand même sacrément le sentiment d'un travail accompli, comme une idée de passage du témoin de la transmission. J'aime cette image parce qu'elle vient dire qu'on est dans la même course, et que nous, infirmiers de secteur psychiatrique, on avait des choses à transmettre avant de faire disparaître notre diplôme. C'est un peu comme si le tutorat avait été un outil du travail de deuil de notre profession dans le sens où il a aussi été le lieu, mais un lieu institutionnel donc théoriquement reconnu, de transmission d'une certaine culture psychiatrique.

Ce qui me permet beaucoup plus sereinement de passer à autre chose. »

Mais sans doute d'un point de vue humain, le plus riche a été cette rencontre extraordinaire qui s'est bâtie du temps, de l'échange, de regards, de silence, de confrontations d'expériences, de rires, de partages de lecture, de réflexions, d'écoute, d'intérêt pour l'autre puis d'envie de bosser ensemble.

Et si finalement on avait réussi à parler le même langage, à raconter la même pièce, à planter les mêmes graines ? C'est la richesse du tutorat, d'avoir permis une telle complicité : on a fait le choix de poursuivre cette rencontre au quotidien, en travaillant dans le même service comme pour faire grandir la rencontre... Et on adore ça !

Tout ça nous fait dire que nous sommes à notre place en psychiatrie

Références bibliographiques : les conditions de la transmission SERGE TISSERON